lieux, description des personnes, description des mœurs et des caractères, à mesure que l'horizon se déplace et que les individualités entrent en scène; il devra également se faire une règle de grouper, autant que possible, les détails utiles autour d'un fait principal ou d'une idée générale; de semer sur sa route quelques aperçus synthétiques : tout cela afin de s'accommoder à la condition du lecteur, pour qui un fil d'Ariane en pays inconnu est toujours une ressource nécessaire.

Nos Pères ne verront dans cette recommandation, ou plutôt dans cette prière, qu'une preuve de l'intérêt croissant que nous inspirent leurs relations. Aucun d'eux ne nous accusera de demander des œuvres littéraires. Non, nous ne leur demandons qu'une peinture fidèle, désireux que nous sommes de les suivre de près et de nous édifier au spectacle de leurs travaux, de leurs succès et de leurs vertus.

---

## DISTRICT DE SAINT-CHARLES.

---

### LETTRE DU R. P. DURIEU AU R. P. MARTINET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Sainte-Marie, le 1er mai 1874.

Mon Révérend Père,

Je n'ai pas oublié la promesse que je vous avais faite de vous donner quelques notes sur nos Missions, et spécialement sur le district de Saint-Charles, dont je suis chargé. Je n'ai que le regret de ne l'avoir pas fait plus tôt et de le faire aujourd'hui si précipitamment.

Le district de Saint-Charles comprend la maison de New-Westminster et la résidence de Sainte-Marie.

New-Westminster, ex-capitale de la Colombie britan-

nique, compte, dans le chiffre de sa population blanche, un certain nombre de catholiques. Le R. P. Horris, tout en s'acquittant des devoirs de Procureur pour le vicariat de mission en général, et pour le district de Saint-Charles en particulier, a été encore obligé de répondre à toutes les exigences du saint ministère dans cette ville. Ce cher Père a trouvé jusqu'à présent moyen de faire face à tout. Et d'abord, il a régulièrement fait la visite de l'hôpital. Combien de malades, uniquement préoccupés de recouvrer la santé du corps, qui ont retrouvé par ses soins celle de l'âme ! Combien qui, en présence de cette double apparition de la foi religieuse et de la charité divine dans la personne du prêtre au moment le plus solennel et le plus décisif de la vie, ont expérimenté ce réveil de la conscience, ce remords salutaire qui les a fait revenir à Dieu quelques instants du moins avant d'aller paraître à son redoutable tribunal !

La prison, où un grand nombre de criminels condamnés aux travaux forcés pour un temps plus ou moins long viennent subir leur peine, offre un autre champ au zèle du P. Horris. En vertu des fonctions de sa charge à ce poste peu attrayant de sa nature, il a dû une fois préparer à la mort un sauvage condamné à périr par la corde ; passage terrible qui, dans le cas particulier dont je parle, fut bien adouci par les sentiments que le missionnaire avait fait naître et soigneusement entretenus dans le cœur de cet infortuné. Les circonstances qui accompagnèrent cette exécution ont vraiment montré ce que peut la grâce de Dieu et quel peut devenir un patient chrétiennement disposé au dernier supplice et acceptant sa peine en expiation de ses crimes.

Pour joindre les offices les plus extrêmes, le P. Horris, aumônier des prisons, est également chapelain des Religieuses de Sainte-Anne, chargées de nos écoles de filles

pour la population blanche. Les élèves, pensionnaires ou externes, étant assez nombreuses et le couvent étant situé à une certaine distance de la maison, le service n'est pas sans importance, et ne se fait pas sans quelque difficulté par le froid rigoureux de l'hiver ou par les pluies fréquentes du printemps et de l'automne.

C'est encore le P. Horris qui est le Principal du petit collége tenu par les FF. Allen et Patrick. Cette école ne compte guère que quatorze pensionnaires; mais en revanche elle est fréquentée par un grand nombre d'externes, les uns et les autres issus de parents blancs. Tous les éléments de l'instruction commerciale y sont enseignés. C'est à la satisfaction de tout le monde que nos deux Frères s'acquittent de leurs fonctions et soutiennent cette œuvre, la gloire de notre sainte religion dans ces contrées. Eux-mêmes, les protestants, constatent que les élèves font de rapides et de sérieux progrès chez nous, et il en est beaucoup qui nous envoient leurs enfants au lieu de les envoyer à l'école du gouvernement, où cependant l'instruction est gratuite. Le P. Horris forme cette jeunesse à la piété chrétienne et la dispose à la réception des sacrements.

Étant ordinairement seul prêtre à New-Westminster, le P. Horris doit faire deux fois le service divin le dimanche. La première fois pour les sauvages, qui sont plus ou moins nombreux dans cette ville selon la saison de l'année. New-Westminster étant une station importante pour les bateaux à vapeur, les sauvages y viennent de loin vendre leurs fourrures et faire leurs emplettes; la ville a ainsi sa population flottante de sauvages qui ne manquent pas d'assister à la messe et à la prédication de la parole de Dieu. La seconde fois, l'office divin a lieu pour la population blanche et pour les élèves des deux pensionnats, qui se réunissent dans une chapelle décorée du nom de

*cathédrale*. Le soir il y a chapelet, chemin de la Croix et bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Le P. HORRIS est naturellement appelé à porter les secours de la religion aux mourants. Souvent on est venu de 9 à 15 milles réclamer son ministère en faveur de quelque sauvage; le Père, doué d'un bon jarret (car je m'interdis de louer en lui autre chose), franchissait cet espace deux fois le même jour et avait la consolation d'envoyer une âme de plus au ciel.

Dans le district de Saint-Charles se trouvent comprises trois localités de quelque importance, assez distantes les unes des autres et habitées par un bon nombre de blancs: c'est Fort-Yale, Langley et Burrard-Inlet. Au P. HORRIS revient encore le privilége de les visiter.

La résidence de Sainte-Marie est, pour les sauvages du district, ce que New-Westminster est pour les blancs. L'école agricole et industrielle des garçons, tenue par nos Frères dans cette localité, et l'école correspondante des filles, tenue par les Sœurs de Sainte-Anne, sont exclusivement ouvertes aux enfants de race indigène et sauvage. Cette intéressante jeunesse de l'un et de l'autre sexe est entretenue aux frais de la Mission. La lecture et l'écriture en langue anglaise, la géographie et l'arithmétique sont le premier objet de notre enseignement. En outre, les filles, sous la bonne direction des Religieuses, apprennent à coudre, à tailler et à confectionner les habits, à filer et à tricoter, voire même à monter des fleurs artificielles, mais surtout à tenir un ménage et à cultiver un jardin. De leur côté, les garçons se livrent aux travaux de leur sexe. Une ferme est attenante à l'école et les enfants y consacrent à l'agriculture tout le temps que ne réclame pas l'enseignement élémentaire dont j'ai parlé plus haut. Il a fallu disputer pied à pied le terrain à la forêt. Un exercice de cinq à six heures par jour endurcit à la fatigue

cette jeunesse, si amie du repos, et lui fait contracter de bonne heure l'habitude du travail, si précieuse partout, et ici plus qu'ailleurs. Le produit de la culture est employé à l'entretien de l'école. C'est ainsi que nos enfants apprennent à labourer, à faucher, à faner, à battre le grain, à cultiver la pomme de terre et les autres légumes appropriés à notre sol ; et quand, sortant de l'école après quatre ou cinq ans, ils retournent chez leurs parents, ils font chez eux ce qu'ils faisaient à Sainte-Marie : ils demandent à la terre le pain de chaque jour, après avoir prié Dieu de verser dans le sein de la terre elle-même les trésors dont il est le premier dispensateur : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* Il y a plus : dans une école professionnelle il convient de cultiver tous les arts utiles. L'art de préparer les aliments en est un ; ici du moins il n'est pas à mépriser, et la vie aventureuse de la plupart de nos gens ne permet pas toujours à l'homme de se reposer de ce soin sur sa chère moitié. Aussi, tant par nécessité que par principe, chacun de nos enfants passe-t-il huit jours à la cuisine, occupé à faire bouillir la marmite, quitte au pauvre Père préposé à cette université d'un nouveau genre d'avoir, lui aussi, un œil sur la marmite et l'autre sur le marmiton.

Nous sommes obligés de ne compter que sur nous-mêmes pour la tenue de cette école. Depuis 1869 plusieurs des nôtres y ont donné leurs soins. Le regretté P. LAMURE en fut chargé à son arrivée dans la Colombie ; il s'y est sacrifié jusqu'au moment de sa mort. Il avait pour tous ces enfants les sentiments d'un père, et il en accomplissait les devoirs avec un dévouement sans bornes, dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. Il était directeur de conscience, chef d'exploitation, pourvoyeur de la table, préfet de santé, c'est-à-dire de propreté, d'hygiène et de régime alimentaire, préfet d'étude et de discipline.

Une sollicitude universelle, une surveillance de tous les instants, tel est le genre de vie auquel le P. LAMURE s'était assujetti pour le salut des âmes et le progrès de la civilisation dans ce pays. Aux arts utiles il joignait un art d'agrément auquel nos sauvages ne manquent pas de se laisser prendre, et dans lequel ils sont capables d'exceller eux-mêmes : l'art de la musique Musique vocale, musique instrumentale, le P. LAMURE était familiarisé avec l'une et avec l'autre. Il enseignait aux enfants le chant des cantiques, et il avait réussi à former une fanfare digne de figurer avec honneur à la fête que l'on célèbre tous les ans à New-Westminster au jour anniversaire de la naissance de la reine.

Cette fête civile qui, au premier abord, paraît étrangère a la religion et ne devoir produire que des faits de dissipation, pour ne pas dire de désordre, est éminemment utile à nos fins. L'idée de réunir les sauvages de la Mission pour la célébration d'un événement de ce genre a été conçue et mise à exécution, pour la première fois, en 1864, par Mgr d'Herbomez. A la voix de Sa Grandeur, nos sauvages accouraient pour saluer l'arrivée d'un nouveau chef, le gouverneur Seymour. Son Excellence en éprouva tant de plaisir que, le 24 mai de l'année suivante, il pria Mgr le Vicaire apostolique de vouloir bien réunir les sauvages à New-Westminster pour fêter ensemble le jour de la naissance de la reine Victoria. Cette réunion a eu lieu depuis à peu près tous les ans. Le gouvernement alloue la somme de 500 dollars à distribuer en prix pour les courses, les régates et autres genres d'amusements. Presque tous les sauvages qui viennent prendre part à cette fête appartiennent à l'Église catholique; ceux qui suivent l'enseignement protestant sont généralement retenus par leurs ministres. Cette fête se trouve ainsi être la manifestation annuelle du progrès que fait notre sainte religion

parmi les indigènes. Il vous sera peut-être agréable de lire le compte rendu de la fête qu'un journal de la localité, le *Mainland-Guardian*, écrivait le 28 mai dernier :

CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DE LA REINE.

Un temps magnifique a répondu, samedi dernier, à l'enthousiasme de nos concitoyens. Vivante était la cité, aiguillonnée qu'elle semblait être par les rayons du soleil. Les rues et les sentiers regorgeaient d'une foule de curieux, à l'œil insatiable, du type blanc et du type rouge, mais surtout du type rouge. Nous avons entendu estimer à trois mille le nombre des Indiens présents en ville ou dans les environs; et certainement ce chiffre n'est pas exagéré. L'excès dans l'usage des liqueurs fortes, sauf une ou deux exceptions, est resté confiné dans les rangs de la population blanche ; la conduite des indigènes a été sous tous les rapports exemplaire.

Les Indiens, placés pour la plupart sous la direction et les soins des Pères et des Frères de la mission Sainte-Marie, ont vaqué à leurs devoirs religieux avec la plus grande régularité. Ils s'assemblaient sur la verte pelouse qui confine à la résidence du R. Evêque catholique, et l'office divin a été célébré en plein air pendant trois jours consécutifs, le 24, le 25 et le 26. Au moins deux mille cinq cents Indiens assistaient à chacune de ces cérémonies. La fanfare de la mission Sainte-Marie, toute composée d'Indiens, a joué chaque jour quelques morceaux de son répertoire avec une précision étonnante sous la direction du R. T. Pandosy. Les exécutants se sont montrés si parfaitement maîtres de leurs instruments, qu'à côté d'eux, grand nombre de soi-disant musiciens auraient vu pâlir leur gloire.

Régulièrement, après chaque service, ils escortaient leurs compatriotes indiens à leurs campements respectifs. Dimanche, 1er juin, la confirmation sera administrée à un grand nombre d'Indiens par Sa Seigneurie le R. Evêque catholique.

Lundi dernier à sept heures du matin, la procession des indigènes avec bannières déployées, sur lesquelles on pouvait

lire ces trois grands mots: «Religion, Tempérance, Civilisation,» traversa la ville, se dirigeant vers le lieu où tout se trouvait disposé pour la messe en plein air et où ces mêmes hommes s'étaient rassemblés si fréquemment les deux jours précédents. Nous nous mêlâmes à la foule et la suivîmes jusque dans le voisinage de l'autel. Bientôt, sur les huit heures, la messe commença. L'ordonnancement de ce nombreux et intéressant troupeau était parfait. Le gros de la multitude, avec les femmes et les enfants, occupait le centre et formait une première zone autour de l'autel. A l'extérieur de ce noyau compacte, étaient placés les porte-étendards. Enfin, à l'extrême limite du rayon, la ligne de circonférence était composée de tirailleurs armés de formidables mousquets. L'aspect de cette vaste assemblée tombant à genoux sous l'impulsion du sentiment religieux qui la dominait visiblement, faisait tableau, et agitait l'âme de ce frisson d'inexplicable terreur que donne l'apparition subite du sublime. Il est impossible de n'être pas frappé de ce fait que, persévérant dans leur noble entreprise, ces hommes de bien, les Pères et les Frères attachés à la mission catholique romaine, ont implanté au cœur de ces enfants de la forêt l'esprit de religion et que, par le moyen de cette toute-puissante influence, ils ont sous la main et peuvent gouverner à leur gré ces masses considérables d'un peuple encore sauvage sous d'autres rapports, comme on ferait d'un troupeau de timides agneaux. Combien nous sommes redevables à la mission catholique romaine pour la direction pacifique qu'elle donne aux Indiens, direction pacifique si difficile à réaliser par d'autres moyens dans cette province! Nous croyons que cela sera pleinement reconnu par le gouvernement.

Après les cérémonies religieuses, eurent lieu les courses de bateaux et de canots indiens. La course en canots est toujours pour nous du plus grand intérêt. Nous ne pouvons assez admirer la façon agile, gracieuse et effective avec laquelle les indigènes manient l'aviron; leur dextérité sur ce point n'a jamais été atteinte par les blancs, ou ne l'a été que très-rarement. Nous avons eu souvent des luttes de vitesse en canots entre

blancs et indiens, les équipages étant choisis de part et d'autre parmi les hommes les plus familiarisés au maniement de la rame ; les blancs ont presque toujours été battus, comme ils l'ont été lundi.

Vers les six heures, la fumée de la chaloupe canonnière *le Boxeur* s'élevant au-dessus de la Pointe, attira subitement les regards et détourna l'intérêt que la foule aurait pu prendre aux courses subséquentes, car on savait que le docteur Powell, le Surintendant de la province pour les affaires indiennes, était à bord. Sur un ordre du P. Durieu, la foule se porta à proximité du quai et fut, dans sa partie principale, pittoresquement disposée sur le square Lytton. La musique, les porte-étendards et les tirailleurs étaient rangés le long des édifices Holbroock, Fisher et C^e^. Vu de la rivière, le quai, avec ses innombrables bannières qui flottaient au vent, était vraiment d'un aspect remarquable ; et pour sûr, jamais pareil spectacle n'avait été donné jusqu'à ce jour dans notre province. A ce moment, *le Boxeur* jeta l'ancre en face, et le docteur Powell, accompagné du capitaine Fitzgerald en grande tenue, prit terre avec le cérémonial usité.

Aussitôt, une marche triomphale s'organise sur les pas du docteur Powell, du capitaine Fitzgerald et des principaux personnages de la cité ; elle se dirige vers le palais de la trésorerie où elle rencontre le R. P. Durieu et un grand nombre de chefs indiens. Un de ces chefs lut alors l'adresse suivante :

***Au docteur J. W. Powell, surintendant des affaires indiennes,***

« Monsieur,

« Nous, chefs de divers villages situés sur le Douglas, sur la grande voie Lillooet et le long de la rivière Fraser, et aussi le long de la côte jusqu'à Bute-Inlet, sommes vraiment heureux de vous souhaiter la bienvenue, à vous notre nouveau chef, envoyé par le Canada pour prendre en main les intérêts des pauvres Indiens.

« Nous sommes venus ici pour célébrer, comme nous l'avons

fait depuis plusieurs années, le jour de notre grand chef la Reine, et aussi dans l'espoir de vous rencontrer.

« Nous étions anxieusement désireux de vous voir, car nous soupirions après l'arrivée d'un chef qui eut vraiment à cœur nos intérêts, si longtemps négligés dans le passé.

« Les hommes blancs ont pris notre terre, et aucune compensation ne nous a été donnée, bien qu'on nous ait assurés à plusieurs reprises que la grande Reine était si bonne, qu'elle prêterait appui à ses enfants éloignés, les Indiens.

« Les hommes blancs ont resserré nos villages si étroitement, qu'en plusieurs lieux, spécialement sur le Fraser, quelques acres de terre seulement nous ont été laissés.

« Nous espérons que vous prendrez connaissance de nos besoins et de nos vœux, et que vous enleverez le voile de tristesse qui s'étend sur nos cœurs.

« Encore une fois, nous saluons votre arrivée parmi nous, comme notre chef et représentant du gouvernement Canadien. Par votre intermédiaire, nous envoyons nos plus chaleureux remercîments au chef du Canada, pour la subvention généreuse qu'il nous a faite, dans le but de donner plus d'éclat à la fête de notre grand chef, la Reine. »

Immédiatement après la présentation de l'adresse, la bande des artistes indiens de la mission joua un nombre d'airs populaires que termina le *God save the Queen*. Trois acclamations pour le surintendant partirent de tous les cœurs, et, à la dernière note de l'air national, trois nouvelles acclamations furent poussées en l'honneur de la Reine. Les Indiens se dispersèrent alors dans leurs divers campements.

Revenons à Sainte-Marie, reprend le P. Durieu.

Outre les occupations et les sollicitudes jusqu'ici décrites, nos Pères de Sainte-Marie ont encore à compter avec un petit nombre de sauvages, résidant soit dans la localité, soit dans les environs. Le dimanche l'assistance aux Offices est assez nombreuse. Les jours de fête elle s'accroît de quelques chrétiens, venus de 12, 20 et même

40 milles pour se faire instruire et participer aux sacrements.

Pendant ces dernières années, les RR. PP. Jayol et Pandosy se sont dévoués à ce genre de vie qui demande de continuels sacrifices et ne laisse pas un moment de repos. Cette année-ci seulement, au commencement d'avril, le P. Pandosy a rejoint les PP. Baudre et Grandidier au lac Okanagan, mission de l'Immaculée-Conception.

Jusqu'ici je n'ai parlé que de la maison et de la résidence du district de Saint-Charles, où nous pouvons faire quelque bien à poste fixe. Il me reste à vous parler du bien qui se fait dans les courses apostoliques.

Le district de Saint-Charles se développe sur une étendue de près de cent lieues et compte soixante-quinze villages indiens échelonnés le long du golfe de Géorgie et sur les bords du Fraser ou de ses affluents. Plusieurs de ces villages sont entièrement chrétiens; d'autres ne le sont qu'en partie, faute d'être visités assez souvent et assez longuement. Deux Pères ne suffiraient pas à ce ministère, et cependant depuis 1869, quoique je fisse tout mon possible pour en prendre ma part, le R. P. Marchal a presque toujours été seul pour faire face à la besogne. Je dois dire que ce cher Père a été au niveau de sa tâche, qu'il s'y est donné de tout cœur et avec une joie que seul l'amour des âmes peut inspirer et soutenir. Voici ce qu'il m'écrivait au 12 février 1871 :

---

LETTRE DU R. P. MARCHAL AU R. P. DURIEU.

« Mon Révérend Père,

« Maintenant que j'ai quelques instants à moi, j'en profite pour vous rendre compte des quatre mois qui viennent de s'écouler.

« Dès la première semaine de novembre, je quittai New-Wetminster pour me rendre à Sainte-Marie, et de là, aller visiter les sauvages du Fraser pendant que, de votre côté, vous visiteriez les Shnoomish, les Shishels, les Hagamin et les Hoos, sur les bords de l'océan Pacifique.

« J'eus le bonheur de passer quelque temps à Sainte-Marie ; c'est mon lieu de prédilection ; on y goûte les joies de la famille ; c'est d'ailleurs le berceau de mon enfance dans la vie apostolique. En compagnie du regretté P. Lamure, je me mis à l'œuvre avec nos jeunes écoliers en train de lutter contre les arbres séculaires par le défrichement d'une parcelle de la forêt. J'étais content, je m'en donnais à cœur joie.

« Il fallut enfin dire adieu à ces lieux si chers pour commencer ma pérégrination, en remontant le Fraser. Je vis successivement les Nekawel, les Sumass, les Skoyola. J'aime surtout ces derniers. Le prêtre est le bienvenu parmi eux, Je ne pus cependant passer que le dimanche dans leur village, car le vent commençait à devenir excessivement froid et me faisait craindre de trouver la rivière barrée par les glaces. Je me pressai de faire une courte apparition à Skaoukréne, à Jokokwéous, à Tsoualy, pour redescendre ensuite chez les Squa. Le ministre méthodiste fixé au centre de ces villages, ne pouvant étendre à son gré ses conquêtes par la prédication de sa doctrine, met en jeu, au dire des sauvages, les menaces. Celui qui ne se rangera pas à sa communion sera chassé de son pays et transporté, avec le prêtre catholique, sur une île de l'Océan, où il n'y aura ni eau douce, ni bois, ni nourriture d'aucune sorte, et où il mourra bientôt de misère.

« Parmi les Squa, je pris trois sauvages pour me conduire chez les Tsiam. Impossible de remonter le fleuve en canot à cause de la violence et de la froidure du vent.

Mes sauvages prirent mes effets sur leur dos et nous nous enfonçâmes dans les bois. Le chemin que nous suivions était fréquenté par les bêtes à cornes, dont les pieds, s'enfonçant dans la terre détrempée et gelée ensuite, l'avaient rendu presque impraticable ou du moins très-pénible. J'eus à marcher là-dessus du matin au soir. Je trouvai tous les Tsiam réunis. Ces sauvages sont les meilleurs de la rivière. Je ne restai auprès d'eux que deux jours, car je devais être à Yale pour le jour de Noël, et le froid était devenu si vif, que le fleuve charriait déjà d'énormes glaçons et pouvait se trouver fermé au premier jour.

« En remontant le fleuve, je fus régalé d'une musique, peu harmonieuse, mais, en revanche, très-bruyante. Le village de Papeoum, tout composé de protestants ou d'infidèles, était en fête. On avait tué un bœuf, dont chaque convive devait recevoir sa part. Dépecer l'animal, danser, chanter et frapper en cadence sur une planche, instrument de musique assez élémentaire, comme vous voyez : c'était la grande affaire qui devait absorber pendant trois ou quatre jours cette population abrutie. Le vacarme était si fort, que je pouvais l'entendre à une lieue de distance.

« Je ne fis que passer par le village de Stilelen; ses habitants étaient pour lors dispersés. Je me rendis au village de Shouamel le samedi : jour malheureux pour nous, mais surtout pour moi; c'était le jour de la mort du très-regretté P. Lamure. Je restai là deux jours. J'aurais voulu rester plus longtemps; ces sauvages en avaient tant besoin ! et c'était le meilleur temps pour les instruire et les affermir dans le bien; ils étaient presque tous présents; mais mes jours étaient comptés, et je dus, à mon grand regret, les abandonner pour aller à d'autres.

« J'avais 12 milles à faire pour me rendre au village voisin. Il n'était plus possible de monter en canot; le fleuve

était gelé presque partout. Je pris avec mes guides la voie de terre, et, après une journée de marche, j'arrivai à Fort-Hope, où je séjournai deux jours. Pour la première fois je dus m'installer dans une maison souterraine, qui n'avait pour porte, cheminée et fenêtre qu'une seule et même ouverture. La chaleur étouffante, l'air vicié et la fumée insupportable où j'étais obligé de vivre révoltèrent à ce point mon tempérament que j'en fus malade pendant dix jours. Je n'en passai que deux dans cette localité, et pendant ce temps il se fit quelque bien. Ceux qui avaient commis des fautes vinrent en demander pardon et pénitence publique.

« Je quittai Fort-Hope sur un grand canot monté de quatorze bons rameurs. Le fleuve est si rapide de Hope à Yale, distance de 15 milles, qu'il gèle très-rarement en cet endroit. Pour éviter les glaçons qu'il charriait, nous fîmes bien des tours et des détours. Le froid était si intense, que, malgré les couvertures dont je m'étais enveloppé, je grelottai tout le temps. Je m'animai cependant un peu à l'approche de Yale. Mes gens avaient entonné le chant du canot : c'était si beau, ils chantaient si bien, que, tout entier sous le charme, j'oubliais en cet instant toutes mes fatigues.

« Le chant du canot m'avait annoncé à nos paroissiens de Yale, en grande partie composés de blancs ; la réception fut cordiale, mais je dus en arrivant me mettre au lit. Je demeurai dix jours au milieu de cette population. Les Indiens des environs vinrent assister à la messe de minuit, et quelques-uns se préparèrent à recevoir dans leur cœur le Dieu-Enfant de Bethléem. Les sauvages de Yale demandent avec instance qu'un prêtre réside parmi eux. Il est certain que si l'un de nous résidait à ce poste, le ministre de l'erreur n'aurait personne.

« Trois jours après Noël je reçus votre lettre, qui m'ap-

prenait la triste nouvelle de la mort du P. LAMURE et qui me rappelait à Sainte-Marie. Le capitaine John, du village le plus prochain de Yale, s'offrit à me conduire à Sainte-Marie; il voulait vous voir et vous consoler. J'acceptai avec plaisir; c'est un si bon sauvage! Chemin faisant, je visitai le village des Shaonits. Ce village, dont les anciens sont encore infidèles et tiennent aux pratiques superstitieuses de leurs ancêtres, m'a reçu comme à l'ordinaire. J'y ai jeté la divine semence; Dieu la fera germer tôt ou tard dans les cœurs.

« J'arrivai enfin le 4 janvier à Sainte-Marie, où ma douleur fut augmentée par la vôtre et par l'aspect des lieux qui me rappelaient sans cesse le souvenir de notre Frère en religion. Je ne fus un peu consolé que par l'arrivée de nos bons Shishels : ils avaient appris la mort du Missionnaire, et vingt des plus robustes avaient franchi une distance de plus de 100 milles pour savoir quelle était la victime et pour nous consoler. Votre présence étant indispensable à Sainte-Marie, je m'embarquai aussitôt pour aller faire, à votre place, la visite des postes sauvages du littoral de la mer. Je n'ai eu que des consolations dans cette partie du champ du Père de famille.

« Veuillez agréer, etc.

« Charles MARCHAL, O. M. I. »

Je vous enverrai par la prochaine malle, continue le R. P. DURIEU, un nouveau rapport très-intéressant que le cher P. MARCHAL m'a adressé sur les visites qu'il a faites dans les autres parties du district de Saint-Charles. Elles feront connaître le dévouement de nos Pères pour la conversion, l'instruction et le salut de ces enfants des bois, les plus abandonnés et, pourtant, des mieux disposés. Jusqu'à présent, nous n'avons pu aller chez eux que deux fois par an, et, dans bien des villages, nous n'avons fait

que passer, pour ainsi dire. Ces visites ne sont pas suffisantes pour l'avancement spirituel de nos sauvages; heureusement leur ardeur pour les enseignements et les pratiques de notre sainte religion supplée à cette insuffisance jusqu'à un certain point; elle les fait courir après la robe noire : voilà l'origine et la cause des grandes réunions que nous avons à Sainte-Marie. Deux fois par an, à Pâques et à la Fête-Dieu, quelquefois aussi à la Toussaint, tous les sauvages du district se réunissent à Sainte-Marie pour y rester huit à dix jours, y recevoir l'instruction religieuse et les sacrements. L'aspect que présente Sainte-Marie dans ces jours de joie et de bénédictions, est difficile à décrire. Cette multitude de tentes serrées les unes contre les autres, rappelle les Hébreux se pressant autour de l'arche du Seigneur; vous dire la consolation dont le cœur du Missionnaire est alors inondé est également difficile. Il parcourt ces tentes, dont chacune abrite une ou deux familles contre les intempéries de la saison : il contemple ses nombreux enfants accourus de tous les points du district : les uns ont eu à faire un voyage de quinze jours, les autres de dix, de huit, de six; quelques-uns ont fait des portages de 8 lieues, chargés de leurs plus jeunes enfants, de leurs bagages et de leurs vivres! N'est-ce pas, que Dieu doit bénir, de l'abondance de ses grâces, des gens qui montrent un tel amour pour leur religion? C'est ici la grande famille du Missionnaire; il connaît tout le monde, chaque figure lui dit un nom, et chaque nom lui dit la faim spirituelle de celui qui le porte. Aussi, du premier instant jusqu'au dernier, le Missionnaire ne s'appartient plus, et c'est avec bonheur qu'il se donne; il voudrait trouver le moyen de se multiplier, car on parle autour de lui six langues différentes, et il faudra, chaque jour, faire autant de réunions distinctes, parce que tous sont avides de la parole de Dieu.

Le R. P. MARCHAL a travaillé dans la Mission de Saint-Charles jusqu'au mois de juillet 1872. Il fut envoyé alors à la Mission de Saint-Joseph William's lake pour y remplacer le R. P. LEJACQ. Celui-ci devait, après l'ordination du F. BLANCHET, aller s'installer définitivement à la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, à Stuart's-lake.

Le R. P. CARION m'a été donné pour compagnon dans le ministère dont je viens de parler. Nous avons fait ensemble la campagne d'hiver, du mois de novembre 1872 au mois de mars 1873, et, depuis lors, il a pu visiter les sauvages avec beaucoup de fruit.

Recevez, mon Révérend Père, les profonds sentiments d'affection avec lesquels je suis

Votre très-humble Frère,

P. DURIEU, O. M. I.

---

Voici le second rapport du P. Marchal ci-dessus annoncé :

LETTRE DU R. P. MARCHAL AU R. P. DURIEU.

Missions de Saint-Charles, village des Shishels,
le 15 janvier 1872.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE.

Le 27 décembre dernier, je recevais la lettre par laquelle vous m'invitiez à faire la visite des sauvages qui habitent sur les bords de l'océan Pacifique. Malgré l'impatience de mes désirs, je ne pouvais partir immédiatement après Noël : un froid intense était venu fermer le fleuve quelques jours auparavant, et la glace était si forte, que quelques audacieux ont osé patiner sur le Fraser, à la hauteur de New-Westminster ; on ne pouvait donc pas se mettre en route par la voie ordinaire, c'est-à-dire en ca-

not ; il ne me restait plus qu'une espérance : « Les Shishels comprendront, me disais-je, que le fleuve étant gelé, il m'est impossible de me rendre chez eux au temps convenu; et, dans leur zèle, ils viendront eux-mêmes me chercher, s'offrant de faire le portage. » Je ne me trompais pas. Nos bons Shishels ne tardèrent pas d'arriver à New-Westminster ; ils chargèrent mes effets sur leurs épaules, et refirent dès le lendemain le trajet de la veille, c'est-à-dire un portage de 9 milles, distance qui nous séparait de la mer. Une pareille étape dans la neige n'était pas chose facile ; aussi, en eûmes-nous pour cinq heures.

Arrivé à la mer, je trouvai l'excellent canot de Mason, qui m'attendait, monté par quatorze rameurs, sans parler du capitaine. A une encâblure de là était ancré le bateau à vapeur qui fait le service entre Victoria et New-Westminster. Ayant trouvé le Fraser fermé par la glace, il était venu se poster à Burrard-Inlet, terme de notre portage et lieu de notre embarquement. Sous le regard des blancs, qui du haut de leur bateau à vapeur nous dévoraient des yeux, je m'élançai, non sans quelque fierté, dans mon canot sauvage ; mes hommes entonnèrent le cantique de circonstance et, vogue ma nacelle ! l'embarcation fendit l'eau comme un squale, sous l'effort de nos vigoureux rameurs.

Le vent, devenu favorable, nous poussa vers la grande pointe qui divise le golfe de Géorgie en deux. Là, le vent tomba tout à coup. Néanmoins, les vagues étaient hautes et paraissaient s'élever d'heure en heure: c'était pour mes hommes le signe d'une tempête. Pour moi, n'eussé-je pas compris aussi bien qu'eux ce funeste présage, il me suffisait d'examiner leur physionomie, et de prêter l'oreille aux expressions qui leur échappaient de temps en temps, pour me faire une idée de notre position. Nous avancions toujours cependant, et si bien, que nous retombâmes

bientôt dans la region du vent. Les vagues devenaient furieuses et, à tout instant, passaient par-dessus bord ; évidemment nous étions en danger, et il fallait se hâter de regagner la côte. Alors notre maître d'équipage essaye de dérouler la voile : c'était une opération difficile et dangereuse, au point où la violence du vent en était venue ; mais, si on y réussissait, le danger devait être à peu près conjuré, ce qui n'aurait pas eu lieu s'il eût fallu regagner le rivage à la rame. Je suivis la manœuvre avec anxiété et en invoquant Marie Immaculée, l'étoile de la mer. Tout réussit à merveille : nous abordâmes sains et saufs, et un grand feu sécha promptement nos vêtements et nos effets de voyage.

La tempête ne fut pas de longue durée. Dans l'après-midi nous pûmes reprendre la mer, et bientôt nous fûmes en vue du village des Shishels. Alors mes gens commencèrent à charger leurs fusils et à tirer, à de courts intervalles ; ils rechargent et tirent de nouveau. La nuit était sereine, le ciel étoilé, et la terre silencieuse : chaque détonation se répandait dans la forêt, et s'en allait au loin se répercuter d'écho en écho. La première décharge avait été entendue au village et y avait porté la joie. Tout à coup j'aperçois un trait de flamme suivi bientôt d'une détonation ; puis, les détonations se succèdent de plus en plus rapides. Tout cela faisait tressaillir les montagnes et me remuait le cœur. Le spectacle n'était nullement nouveau pour moi, puisque c'est de cette manière que les villages s'avertissent et se répondent quand le prêtre passe d'un camp à un autre ; cependant j'étais sensible à ce qu'il offre de simple et de grand ; je pensais au sentiment religieux qui était l'âme de ces démonstrations, aux grâces de Dieu dont j'étais porteur, à l'honneur rendu à notre sainte religion. Quand nous fûmes à portée de nous entendre, trois hourras pro-

longés partirent du rivage ; enfin, étant descendu à terre, je me vis entouré de tous ces bons Shishels : c'était à qui le premier me saisirait la main, et à qui serrerait le plus fort. Sans perdre de temps à ces témoignages de naïve affection, j'allai en toute hâte confesser et administrer une vieille femme du camp de Ranechim, qui attendait la Robe noire pour mourir. Le lendemain matin je commençai les exercices de la mission.

Les Shishels sont bien disposés aujourd'hui. Ce que le prêtre leur prescrit, ils l'exécutent avec une scrupuleuse fidélité. Ils aiment Dieu, et leur constant effort est de se rendre dignes de s'unir à lui dans la sainte communion. Le juste tombe sept fois ; eux aussi tombent ; mais leur humble simplicité leur fait reconnaître, avouer et réparer leurs fautes.

J'ai eu bon nombre d'affaires à arranger : plusieurs de ces pauvres néophytes s'étaient détournés du droit chemin ; il a fallu tout remettre en place : j'avais résolu de ne vous en rien dire ici, sinon que l'arriéré d'un an a été expédié en bonne règle ; je cède cependant à la tentation de vous citer quelques traits.

Timothée avait échangé quelques paroles vives avec son watchman. Dès mon arrivée, le coupable est venu se jeter à genoux devant moi, confessant publiquement sa faute. Désormais, ajouta-t-il, je veillerai mieux sur ma conduite, je combattrai mieux mon orgueil, je serai plus humble et je n'offenserai pas le bon Dieu.

Louis avait fait une faute du genre de celles que les Shishels ne pardonnent pas. Tous demandèrent qu'il fut puni selon la rigueur de la loi. Avant de recevoir la pénitence, Louis se mit à genoux, fit une courte prière mentale ; puis, se relevant, il dit à ses gens : « Que personne parmi vous ne s'attriste ni ne s'irrite de la pénitence que je vais recevoir ; je ne l'ai que trop méritée. J'unis ma

honte et ma souffrance à celles de Jésus-Christ sur la croix. » Il accepta ensuite sa pénitence sans faire entendre le moindre murmure.

Malgré ces quelques fautes, tout va bien : le cœur des Shishels n'est pas changé : c'est toujours la même dévotion envers la sainte Eucharistie : il y a parmi eux une sainte émulation pour la vertu. J'ai remarqué avec un sensible plaisir le bien que nous opérons avec nos zélateurs Charles et Jules : grâce à eux beaucoup de mal est évité. Celui qui a quelque chagrin, quelle qu'en soit la cause, va leur faire part de sa peine et chercher dans leurs bons avis le courage de ne pas rendre le mal pour le mal.

J'ai rencontré ici un blanc protestant, venu tout exprès pour profiter de la visite du Prêtre ; il voulait le voir pour s'instruire de la religion catholique. Ce blanc avait épousé une fille de la tribu des Shishels. La vue de sa femme disant sa prière matin et soir, les invitations journalières que celle-ci lui faisait de se joindre à elle pour prier, les reproches enfin qu'elle lui adressait quand il répondait qu'il ne savait pas prier ; tout cela l'avait confondu, et lui avait fait faire de sérieuses réflexions. « Quoi ! lui disait sa femme, tu es blanc, tu connais le langage des livres, et tu ne sais pas parler à Dieu ! tu ne connais pas le grand Chef tout-puissant ! » Le séjour que cet homme fit auprès des Shishels, en attendant la visite du Prêtre, ne fit que l'affermir dans sa résolution d'embrasser la religion catholique. La vie si édifiante de ces sauvages le ravit d'admiration. Il suivit tous les exercices de la mission et, à la fin, il m'apporta son enfant afin que je lui administre le baptême catholique. Quant à lui, il a besoin encore de s'instruire.

J'ai eu le bonheur de recevoir l'abjuration d'un autre protestant qui devait aussi sa conversion à une jeune

Shishelle, par lui recherchée en mariage. La jeune fille lui fit dire qu'il ne pensât pas à elle, car elle ne donnerait jamais son cœur et ne lierait jamais son existence à un homme qu'elle saurait être hors de la voie chrétienne. A admettre un instant qu'elle pût s'attacher d'affection à lui, ce serait un trop grand chagrin pour elle de se voir séparée éternellement de celui qu'elle aurait aimé sur la terre. Ce fier langage ouvrit les yeux à l'hérétique, et le prédisposa à recevoir, comme il fit en effet, la lumière de la vraie foi. Il abjura son erreur, je le rebaptisai sous condition, et ce jour fut le plus beau jour de sa vie. Il m'écrivit peu de temps après une lettre remplie des meilleurs sentiments : il se félicitait de s'être fait catholique, et me demandait des livres afin de s'affermir dans sa foi et dans ses résolutions. Conversion toute providentielle ! car quelques semaines après avoir ainsi trouvé la voie du ciel, il tombait dangereusement malade, et disait un éternel adieu à la terre.

Le 10 janvier fut le jour de la clôture de mission : jour de joie et de bonheur. Toute la tribu des Shishels y avait assisté : les cinq villages y étaient réunis au complet : les valides avaient amené avec eux les vieillards et les infirmes ; j'avais confessé tout le monde, baptisé les enfants, béni les mariages, arrangé les différends, distribué le pain de la parole et le pain eucharistique. Tout le monde était content.

Le 11 je me remis en route pour me rendre chez les Hayamines. Quinze bons rameurs me conduisirent jusqu'au village désigné comme centre de réunion pour toutes les familles de cette tribu. La mer n'avait pas cessé d'être mauvaise pendant mon séjour chez les Shishels. Le jour de mon départ le vent était violent, mais favorable. Après deux jours de navigation, j'abordai à Téchossem le 13 janvier. Les trois camps Hoos y étaient arrivés

avant moi. Les bannières étaient déployées et flottaient au vent.

Ma première impression en revoyant les Hayamines, fut qu'un changement s'était opéré en mieux dans leur conduite. Vous vous souvenez des difficultés que j'avais rencontrées l'année dernière. Ces sauvages veulent de la religion, mais ils en veulent à leur manière : ils savent, par exemple, que le baptême est nécessaire au salut, et ils désirent de le recevoir ; mais ils se mettent peu en peine de l'instruction nécessaire et de la préparation du cœur. L'année dernière, en effet, j'avais trouvé dans plusieurs une certaine irritation de ce qu'on ne voulait pas les baptiser. En toute humilité, ils se croyaient parfaits. C'était bien la confirmation de ce que vous m'aviez annoncé, et le cas de mettre en pratique l'avis que vous me donnâtes de leur faire toucher au doigt qu'ils étaient malades, et que les plus malades étaient précisément ceux qui se croyaient bien portants. Je les pris donc les uns après les autres, je leur fis remarquer les fautes dans lesquelles ils étaient tombés publiquement, j'exposai à leurs yeux l'origine de ces vices et leur progéniture immonde : en un mot, je tâchai de leur inspirer l'horreur du péché, et un peu plus de sévérité à s'accuser eux-mêmes.

Parmi ces pauvres ignorants, le chapitre des superstitions est long entre tous les autres. Ils croient à la métempsycose. Après la mort, disent-ils, les âmes passent dans le corps de certains animaux, qu'ils n'osent plus tuer et dont ils craignent de se nourrir. Ils ont une peur superstitieuse de tout : d'un rocher, d'une montagne, d'un courant d'eau. Il y a là des génies dont il ne faut pas s'approcher ; ils vous jetteraient un sort. Quand il meurt quelqu'un de leurs parents, ils portent sur sa tombe les objets qui lui étaient le plus agréables ; ils lui préparent

et lui présentent de la nourriture à certains jours de l'année

Mais les superstitions, si préjudiciables qu'elles soient à la vraie croyance, sont encore relativement innocentes. J'avais trouvé, l'année dernière, un nombre de fautes publiques assez graves, qui ne pouvaient être expiées que par la pénitence publique. Je fus obligé de montrer une certaine sévérité contre nos chers catéchumènes. Je me réjouis cependant de les avoir contristés, parce que cette tristesse les a fait entrer dans la voie du salut. Ils ont compris que nous avions raison de ne pas vouloir les baptiser dans l'état où ils étaient, et ils ont promis de travailler sérieusement à leur réforme spirituelle. C'est cette réforme que j'ai pu constater cette année-ci

J'avais rencontré encore, l'année dernière, une résistance aussi regrettable que mal justifiée de la part d'un chef qui aurait pu entraîner les autres par son influence. Quand j'arrivai au lieu que vous aviez choisi et désigné pour être le point central de la mission et le rendez-vous des Hayamines et des Hoos, ceux-ci n'étaient pas encore rendus au poste ; ils ne vinrent que le surlendemain. Je leur expliquai que, désormais, votre intention était que le Prêtre ne perdît plus dix jours en courses de village en village, et que les quatre chefs les plus éloignés se réunissent au cinquieme avec leurs gens à Téchossem, où le Prêtre emploierait à les instruire le temps qu'il aurait perdu en voyages inutiles ; que, de plus, vous vouliez que les cinq chefs s'accordassent, afin de construire une chapelle, assez grande pour contenir tous ceux qui prendraient part à la mission, assez convenable pour la célébration des divins offices. Je m'adressai directement aux trois chefs hoos, qui montraient peu d'empressement à se rendre à nos désirs. Plusieurs de leurs gens, faisant de cela une question d'amour-propre, n'étaient que trop

disposés à seconder leur opposition. Le chef Thomas me répondit qu'il ferait ce que ses gens auraient décidé, qu'il n'avait pas oublié la parole par laquelle son Second vous avait déjà répondu à vous-même, savoir : que son cœur était comme une grosse montagne qu'aucune puissance ne saurait remuer; qu'il demeurait fixe, attaché à son village; que là seulement, et pas ailleurs, il voulait recevoir la parole du Grand Chef Tout-puissant. Je demandai au capitaine Thomas s'il avait bien réfléchi sur les paroles que vous lui aviez adressées. Il balbutia et se rejeta sur les dires d'un ministre protestant qui lui avait rempli la tête de contes ridicules. Je savais que le capitaine Thomas était le grand meneur du parti, qu'il avait reproché aux autres leur docilité à se rendre à vos désirs ; il fallait l'exécuter convenablement : c'est ce que je fis en termes qui n'admettaient pas de réplique. Quand j'eus fini de parler, un homme de la tribu des Hoos, plus franc que les autres, se leva et dit à haute voix : « Avant de venir, vous avez formé le complot d'empêcher la réunion et la construction de l'église : dites-le donc franchement au Prêtre. » Le parti pris se trouvait ainsi dénoncé et, pour échapper à la confusion, il ne restait plus à mes contradicteurs qu'à se couvrir de l'apparence d'une discussion sérieuse; ils demandèrent du temps; je leur accordai toute la nuit; ils la passèrent en conseil. Le lendemain matin, ils déclarèrent tous qu'ils feraient ce que le Prêtre demandait, qu'il était leur père et ne cherchait que leur véritable intérêt. Le capitaine Thomas demanda humblement pardon d'avoir voulu l'emporter sur le Prêtre. Ainsi finit la résistance : il fut admis que Téchossem deviendrait un centre de réunion pour tous les villages voisins, et que toutes les dispositions nécessaires seraient prises à cette fin.

C'est l'effet de cette petite victoire que je constate pré-

sentement. J'ai déjà dit que, cette année, les Hoos étaient rendus avant moi à Téchossem ; j'ajoute que je n'ai plus trouvé parmi eux l'ombre de l'opposition à l'action du Prêtre. Tout semble s'annoncer favorablement, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu nous ferons ici un bien sérieux.

Le seul regret qui nous reste dans l'application de cette mesure nécessaire, c'est d'imposer une privation aux malades. Dans le cours de cette dernière mission, les Hoos m'ont amené un jeune homme poitrinaire qui voulait passer auprès de moi le peu de temps qui lui restait à vivre. Voyager en canot par une mer tranquille eût été déjà trop pénible pour un malade aussi affaibli que l'était celui-ci ; or la difficulté fut aggravée encore par une grosse mer. Quand il arriva, il avait perdu connaissance. Cependant, ayant repris ses sens, il me reconnut ; la joie brilla dans ses yeux, il se confessa, il était heureux. « Je suis heureux, me dit-il, je mourrai content : je t'ai vu, je me suis réconcilié avec Dieu ; désormais je veillerai bien sur moi et ne commettrai plus le péché. »

Georges Roumalko montre une soif ardente de la parole de Dieu. Un beau jour, il fit la rencontre d'un excellent jeune homme shishel très-instruit dans la religion, aimant et servant Dieu dans toute la sincérité de son âme, et surtout très-dévot à Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, qu'il a eu le bonheur de recevoir. C'était une bonne fortune pour Georges. « Viens avec moi, lui dit-il, tu me diras ce que tu sais de la volonté de Dieu : tu m'apprendras à le connaître, à le servir comme il veut être servi, et à l'aimer mieux que je ne sais le faire. » Ils passèrent la nuit ensemble, conférant comme deux anachorètes de choses spirituelles.

Depuis l'ouverture de la mission tout marche bien. Je trouve chez les Hayamines un esprit de docilité et d'humilité, que ni vous ni moi n'avons jamais vu chez eux. Le

zèle pour la pratique des vertus chrétiennes s'enflamme en leurs cœurs ; ils viennent s'accuser publiquement de leurs fautes publiques, avec un désir sincère de s'amender. Plusieurs vont jusqu'à prier leurs concitoyens de leur faire apercevoir les fautes qu'ils auraient pu remarquer en eux.

Mais, vous savez que si le diable ne réussit pas à perdre par l'excès du mal, il essaye d'égarer à raison même de ce que l'on peut faire de bien. J'ai donc trouvé, dans le nombre, quelques dévots et dévotes qui avaient la modestie de se croire parfaits, et qui avaient pris, en conséquence, la résolution de rester tels qu'ils étaient, sans admettre qu'il pût y avoir un état meilleur ou des actes plus parfaits à produire. Ils faisaient leur prière soir et matin, observaient le dimanche, ne tuaient personne : avec cela, ils étaient sûrs d'aller au ciel tout droit. Ils avaient résolu de ne pas demander, de longtemps, à participer aux sacrements ; les uns, parce qu'ils croyaient pouvoir s'en passer ; les autres, parce que, par une fausse humilité, ils se disaient trop mauvais. Ceux-ci avaient raison plus qu'ils ne pensaient; mais tous avaient le tort de croire qu'en restant tels ils pouvaient parvenir au ciel. Ces illusions se sont heureusement évanouies devant la parole de Dieu, et ces pauvres enfants sont venus, les uns après les autres, m'ouvrir leur cœur et avouer devant tout le monde qu'ils s'étaient trompés grossièrement, qu'ils n'avaient pas eu jusqu'à présent une véritable notion de Dieu, de la religion et de la vie chrétienne, qu'à l'avenir ils travailleraient sans cesse à se corriger de leurs défauts.

L'institution des zélateurs chez les Hayamines produit des résultats heureux comme chez les Shishels. Par leur influence, la dévotion à la sainte Eucharistie se maintient et grandit. Georges, surtout, leur montre que les au-

tres Sacrements ont été institués pour nous préparer au sacrement de l'Eucharistie. J'ai trouvé parmi les sauvages de Téchossem une pratique admirable : Ils vont, chaque jour, à leur chapelle et, de là, ils se transportent en esprit devant le Saint Sacrement, résidant dans le tabernacle de nos églises de New-Westminster et de Sainte-Marie ; ils adorent Dieu et lui demandent de les rendre meilleurs.

William, chef de Roumalko, avait donné de grandes fêtes aux Hayamines et à leurs voisins les Hoos, qu'il avait invités à venir dans son village, les régalant pendant huit jours et les gratifiant chacun d'un sac de farine à leur départ. Vous savez mieux que personne de quel sentiment procèdent de pareilles largesses. J'ai démontré à William qu'il serait d'autant moins grand chef qu'il chercherait à s'élever davantage au-dessus de sa condition, et que, Dieu qui voit la réalité des choses et sonde le fond du cœur, n'ignorait pas que lui, William, avait contracté de grandes dettes auxquelles il aurait dû songer avant de faire le généreux et le riche.

Le capitaine de William, voulant suivre l'exemple de son maître, avait invité les Chilcotains à une distribution de vivres. Ceux-ci, encore païens, ne se le firent pas dire deux fois : ils vinrent en nombre au village de Roumalko, la figure tout de noir barbouillée et les cheveux saupoudrés du duvet de certains oiseaux ; ils se mirent à danser ce qu'ils appellent la *danse des sorciers*, et à chanter leurs chants diaboliques. Cela ne faisait pas précisément l'affaire du capitaine, qui aurait bien voulu se passer de ces cérémonies, mais il avait fait la faute ; il lui fallut voir se dérouler devant lui toutes les diableries des mauvais sauvages. Il en a eu tellement honte, qu'on ne l'y prendra plus.

Djagadjeimuh est mort d'une manière bien triste. Peu

après son retour des exercices spirituels de Sainte-Marie, il était allé à la chasse avec sa femme. Il s'était posté à l'affût, dans un endroit où un ours avait coutume de venir. L'ours vint en effet : Djagadjeimuh lui envoya sa double charge. L'animal blessé s'enfuit d'abord ; le chasseur recharge à la hâte et se met à sa poursuite à travers les broussailles. L'ours n'était pas loin : il attendait son agresseur hors du maquis, près du rivage. Dès qu'il l'aperçut et avant que le sauvage ait eu le temps de le mettre en joue, il se jette sur lui et le broie littéralement entre ses bras et sous ses dents formidables. La femme, restée dans le canot, avait vu l'ours se précipiter vers son mari ; elle avait essayé de détourner l'attention de l'animal en fureur en poussant des cris et en frappant l'eau de sa rame : ce fut en vain. Elle entendit les gémissements de la victime, puis elle n'entendit plus rien : l'ours s'était vengé. Les sauvages vinrent et enlevèrent le corps du défunt dans un état tout à fait méconnaissable. Djagadjeimuh était catéchumène depuis quelques mois. Puisse son désir du baptême lui avoir suffi devant Dieu !

Notre vieux chef André est toujours l'homme mystique. Il croit en savoir plus que les autres parce qu'il est baptisé depuis plus longtemps. Il s'est cru un moment devenu impassible. Voici à quelle occasion cette idée s'était logée dans sa tête : Dans le cours de l'été dernier, un jeune homme tira un chevreuil ; il manqua l'animal, mais il atteignit le vieil André qui se trouvait dans le bois et qu'il n'avait pas aperçu. Le vieillard avait reçu des plombs dans toutes les parties de son corps. Toutefois, il n'en fut pas malade longtemps, les blessures ne suppurèrent pas et se fermèrent sans aucun accident. Le dimanche suivant, André rassemble ses gens et leur dit : « Oui, je crois que la prière que nous avons embrassée est bonne : elle sanctifie nos âmes et change même nos corps. Voyez :

j'ai été gravement blessé et je ne m'en suis pas ressenti : mon corps est devenu comme impassible. » Quelque bonne que pût être l'intention, je ne pouvais pas laisser s'accréditer une pareille confiance. Le bon vieux s'est confessé publiquement de cette petite présomption avec la bonhomie que vous lui connaissez.

Pour les réunions du soir aux exercices spirituels, il y avait bien une lampe dans le village, mais il n'y avait pas d'huile pour l'alimenter. On fit aussitôt une quête, dont le produit fut porté le lendemain à Comox, poste de la compagnie de la baie d'Hudson, afin d'obtenir en échange une certaine quantité d'huile. Le traiteur de la compagnie admira la générosité et le zèle de ces Indiens, tant pour leur cotisation que pour la journée de marche qu'ils s'étaient imposée. Sans rien vouloir accepter, il leur fit don d'une bonne quantité d'huile destinée à éclairer nos assemblées religieuses.

En somme, j'ai été très-content des Hayamines et des Hoos : tous se sont présentés à la réunion. Je les laisse dans la disposition généreuse, et presque universellement partagée, de servir Dieu. Bon nombre d'entre eux m'ont demandé de pouvoir commencer leur préparation à la première communion. Qu'il est à regretter que nous ne soyons pas plus nombreux, afin de les voir plus souvent, de les instruire et de les admettre plus vite au banquet eucharistique !

Le 23 janvier je leur dis adieu, cet adieu toujours si pénible au cœur du Missionnaire ! La vue de ces bons enfants, si avides de la parole de Dieu et si attachés au Prêtre qui la leur prêche ; la tristesse qui se peint sur leurs figures, leurs paroles, leurs adieux, leur empressement autour de vous, car de longtemps ils ne reverront plus leur père : tout est fait pour vous impressionner, pour vous arracher des larmes, et il faut se faire violence

pour ne pas éclater en sanglots. Ils étaient heureux ceux qui venaient me reconduire en canot ! ils devaient passer encore quelques jours avec moi : c'était pour eux une grande faveur, une inappréciable consolation d'escorter leur prêtre missionnaire.

Mon retour fut agréable et rapide : bon vent, bon temps : nous fûmes en trois jours chez les Skromish, à Burrard's Inlet. Comme toujours je trouvai peu de monde au village central, où l'on a construit pourtant une assez jolie église. Cette tribu des Skromish est bien à plaindre ! ses enfants se trouvent comme à la gueule du loup. Que peuvent-ils trouver de bon autour de ces grandes scieries à vapeur où se donnent rendez-vous des aventuriers de tous pays et de toutes croyances ? et ces liqueurs enivrantes qu'on leur vend ou qu'on leur donne ! comment échapperaient-ils à la tentation ? ils se sentent si faibles, qu'ils n'essayent même pas de résister.

Le dimanche, l'assistance était nombreuse, l'église était pleine. Plusieurs de ceux qui avaient manqué à la promesse de s'abstenir de boissons enivrantes, vinrent faire la pénitence, payer l'amende et promettre de s'observer mieux à l'avenir. En général les Skromish, quoique restant dans l'infidélité, ont les convictions de la foi, car à l'heure de la mort ils recourent au Prêtre et demandent instamment à être baptisés. Malheureusement, pour le plus grand nombre cette foi n'est accompagnée d'aucune charité, mais seulement du tremblement de la crainte servile : c'est la crainte de l'enfer qui parle en ce moment plus fort que leurs passions.

Je rentrai dans notre maison de New-Westminster le 8 février. Mon voyage avait été plus heureux que les autres années. Si j'avais une plume mieux exercée, j'aurais pu vous raconter des choses dont vous auriez été édifié et ému ; du moins, le but que je me suis proposé

sera atteint : celui de vous faire connaître l'état actuel de ces trois tribus sauvages, qui forment la partie occidentale de la mission de Saint-Charles, et qui ont chacune leur langage propre.

Veuillez agréer,... etc.

Ch. MARCHAL, O. M. I.

---

## DISTRICT DE SAINT-JOSEPH.

### LETTRE DU R. P. MAC-GUCKIN A Mgr D'HERBOMEZ.

Richfield, Colombie britannique, 13 décembre 1872.

MONSEIGNEUR,

Dans ma dernière lettre, obligé de répondre à la hâte aux questions les plus pressantes que Votre Grandeur m'avait fait l'honneur de m'adresser, je n'ai pu vous présenter le rapport que vous désiriez sur la mission de Saint-Joseph. C'est cette omission que je m'empresse de réparer aujourd'hui en vous fournissant certains détails qui vous permettront de vous former une idée exacte de l'état de cette mission.

Depuis le lac Anderson jusqu'à Quesnelle, y compris les Chilcotens, il y a environ 2 650 Indiens, à savoir, environ 1 000 de la tribu de Lillooet, 1 000 de la tribu Shuswap, 500 Chicoltens, 150 Porteurs. Sur ce nombre total nous avons 600 personnes baptisées, et environ 200 mariées. Depuis l'établissement de la mission, il est mort environ 300 personnes qui avaient reçu le baptême.

Les Indiens des tribus Lillooet, Shuswap et Porteur, ont tous reçu les premières notions de la doctrine chrétienne ; mais, s'ils savent en général ce qui est absolument requis pour recevoir les sacrements de baptême, de